Éducation comparée / nouvelle série, n°20, pp 133-154

Tueuses sans gages ou l'émergence de l'« inquiétante adolescente » dans les romans réalistes contemporains pour adolescents. Perspectives suédoises et françaises

Valérie Alfvén
Université de Stockholm, Suède

RÉSUMÉ

À travers les exemples de romans réalistes pour adolescents suédois et en comparaison avec la production française du début des années 2000, cet article cherche à mettre en lumière l'émergence, de plus en plus prégnante en Suède, d'une adolescente « inquiétante » qui use d'une violence gratuite contre d'autres adolescents. Ce personnage de *fille mauvaise* commence, timidement, à s'introduire dans les romans réalistes français.

MOTS CLÉS

"mauvaises filles", éducation (ou rééducation), romans contemporains pour adolescents, « inquiétante adolescente », violence gratuite.

ABSTRACT

Through examples of realistic novels for Swedish teenagers and, in comparison with the French production of the early 2000s, this article seeks to highlight the growing emergence in Sweden of a "nasty" teenager who uses unprovoked violence against other teenagers. This character of a nasty girl begins, timidly, to break out/emerge into French realistic novels as well.

KEYWORDS

"bad girls", education or re-education, Teen novels, "nasty adolescent", gratuitous violence.

La littérature contemporaine pour adolescents met en scène, dans différents genres, une myriade d'adolescentes et explore différentes

facettes de leur personnalité. Jouant d'une palette de couleurs, les portraits d'adolescentes se déclinent du monde rosé de la littérature *chick-lit junior*[1] à celui sombre du *Teen Noir*[2], représenté notamment par les romans pour adolescents scandinaves.

Au début des années 2000, les romans pour adolescents mettent en scène une adolescente encore plus forte et plus indépendante. L'adolescente contemporaine « n'a pas froid aux yeux » confirme un article du journal *Le Monde* (2013). Ces dernières années, quelque chose a donc changé chez cette adolescente romanesque, mais quoi ? Que nous dit sur nos sociétés l'évolution du personnage de l'adolescente dans les romans pour adolescents contemporains ? Vers quoi semble-t-elle évoluer ? La quête de leur indépendance et l'affirmation de leur liberté ont fait dire de certaines héroïnes adolescentes qu'elles étaient de mauvaises filles, mais que renferme vraiment ce terme ? Quel genre de mauvaises filles rencontre-t-on dans les romans pour adolescents contemporains français et suédois ? En effet, une réponse peut se trouver dans la comparaison avec des romans suédois. Ces derniers jouissent en France d'une sombre réputation car « le caractère frondeur et subversif des héros, la cruauté et la crudité des thèmes abordés ont longtemps détonné dans l'univers de la littérature française pour la jeunesse » (Svenbro 2011 : 87). Les romans suédois, même si peu d'entre eux sont traduits en français, occupent une place particulière dans la littérature de jeunesse française, tout en témoignant d'une ouverture du champ littéraire suédois pour la jeunesse par rapport à des sujets dits sensibles (Alfvén 2016). Par leur caractère avant-gardiste, ils peuvent ainsi nous donner des indices sur ce vers quoi l'adolescente dite « mauvaise-fille » peut évoluer. Notre corpus se base donc sur des romans suédois réalistes pour adolescents traduits en français mais

1 Ou encore « Teen chick lit ». La littérature dite « de poulette » pour les juniors ou adolescents, est une littérature légère qui vise délibérément un public féminin (le personnage principal est généralement une fille) et aborde notamment les relations amoureuses ou le célibat sur un ton ironique et romancé. Le happy-end est de rigueur.

2 Terme tirant son origine des films noirs. *Teen Noir* est une dénomination récente mais de plus en plus courante en Suède, en Scandinavie mais aussi dans le monde anglo-saxon, non pas pour évoquer le roman noir au sens générique du terme mais bien pour évoquer le contenu sombre d'un roman pour adolescents. Les romans du *Teen Noir* sont peuplés d'adolescents souvent seuls et exposés à la violence. Ils sont des sortes d'antihéros qui luttent avec leurs propres moyens, sans l'aide des adultes, dans un monde (créé par ces mêmes adultes) sans morale ni empathie.

également non traduits[3]. Quelques exemples anglo-saxons viennent étoffer de temps à autre la perspective internationale. Nous nous attacherons également un instant sur le genre dystopique qui rend la déviance aux normes plus acceptable que dans un genre réaliste. Nous cherchons ainsi à montrer, par comparaison entre les romans francais et suédois, qu'un glissement est en train de s'opérer entre la *mauvaise fille* et la *fille mauvaise* dans la littérature scandinave depuis le début du millénaire et qu'il pourrait bien se banaliser dans le champ de la littérature de jeunesse française dans quelques années.

La mauvaise fille ou l'être hors norme

Masculinisation

À l'instar de Moll Flanders de Daniel Defoe, les adolescentes aujourd'hui sont forcées de prendre en main leur destin dans un monde parfois cruel où les adultes sont défaillants. On observe la constance des comportements virils amorcée dans les années 1970 et un clair détachement par rapport aux stéréotypes auxquels on a pu être habitué. La littérature pour adolescents est un formidable réceptacle des évolutions de société (Attikpoé 2008). Dans le sillage des mouvements féministes des années 1960 et 1970, l'adolescente des romans se libère et cette libération passe par un comportement masculinisé qui fait de l'adolescente un personnage déviant de la norme et la catégorise comme une « mauvaise-fille ». On retrouve cette adolescente à travers d'autres supports comme par exemple la musique ou le cinéma. Dans le film franco-britannique de Jack Cardiff *The Girl on a motorcycle* (1968), traduit en français par *La motocyclette,* la moto, code masculin, devient un moyen d'illustrer l'émancipation féminine de la protagoniste. Au vu de ce changement sociétal et éducatif de la fin des années 1960, il n'est pas innocent que le champ de la littérature pour adolescents se transforme profondément dans les années 1970. L'adolescente romanesque poursuit son émancipation dans les romans pour adolescents des années 1980-1990 où s'ancre ce changement comportemental masculinisé. Ces adolescentes dérogent « *aux devoirs de* [leur] *sexe, dans une hiérarchie dont les fondements inégalitaires persistent* »

3 Les titres proviennent d'une sélection de titres francais tirée de la database du Centre National de la littérature pour la jeunesse-BnF et de titres suédois sélectionnés à partir de la database de la bibliothèque royale de Suède (Kungliga biblioteket) ainsi que de l'institut suédois du livre pour la jeunesse (Barnboksinstitutet).

(Perrot 2016 : 9). La chercheuse suédoise Maria Österlund utilise le concept de *flickmakt* ou littéralement de « pouvoir des filles » (Östlund 2005) pour caractériser les romans de cette période. Au fil de l'évolution des sociétés, cette transformation se généralise, se démocratise et s'observe à travers l'ensemble de la littérature pour adolescents. Il n'est pas rare aujourd'hui de rencontrer, au cours de la lecture, un personnage féminin adolescent qui déroge aux normes[4] liées à son sexe et qui se caractérise notamment par des actes de courage. La jeune Milly dans *Wild Girl* (Audren 2015), n'hésite pas à quitter la côte est des États-Unis pour aller s'installer dans le Far West, motivée non par sa volonté de suivre Dieu comme la plupart des jeunes femmes qui s'exilent dans cette nouvelle partie du monde, mais parce qu'elle « *voulait s'épanouir et être heureuse dans une partie du territoire où tout lui semblait encore possible* » (Audren 2015 : 31). Dans le roman de Jo Witek, *Un jour j'irai chercher mon prince en skate* (2013), Fred, une jeune héroïne aux jeans troués, ne roule pas à moto mais fait du skate et passe pour une rebelle à cause de son comportement masculin. L'adolescente s'affirme par la rupture de normes de genre, sociétales et historiques – des normes implicites ou explicites. Cette rupture est un rite nécessaire qui entraîne l'adolescente dans une aventure souvent de type initiatique, c'est-à-dire où l'adolescente, après une épreuve (ou une rupture) est « devenu[e] un[e] *autr[e]* » (Eliade 1959 : 12). Ainsi, la rupture volontaire de la norme sociale (qui a longtemps indiqué par exemple comment une jeune fille doit se comporter, s'habiller, se conduire de bonne manière, mais aussi quelle sexualité elle doit adopter) ne va pas sans difficultés pour l'adolescente. En effet, elle met en péril un ordre social bien établi, ce qui l'amène à courir le risque de se faire classer comme *hors norme* ou de se faire juger comme une antisociale dont il faut se protéger. Agir comme un garçon est une question de pouvoir, ce que souligne le terme de *flickmakten [pouvoir de fille].* Cette recherche d'acquisition d'un pouvoir, qui confère un statut social, ne date bien sûr pas d'aujourd'hui. On en trouve des prémices dans, par exemple, le roman de la Canadienne L.M. Montgomery, *Anne of Green Gables* (1908) [Anne et la

4 Par le terme « norme », nous entendons un comportement habituel et répétitif, au sein d'une société et d'un temps donnés, qui s'est transformé progressivement en norme.

maison aux pignons verts][5]. Ce roman illustre de bonne heure cet aspect en montrant que les garçons qui agissent comme des filles perdent du pouvoir alors que les filles qui agissent comme des garçons en gagnent. Le pouvoir féminin évolue au rythme des évolutions de société.

Sexualité

Le chercheur français Bertrand Ferrier constate que « la sexualité est emblématique des livres pour la jeunesse sur deux plans : d'une part, elle est représentative des contraintes du genre (pudeur, prophylaxie, morale) ; d'autre part, elle est représentative des choix littéraires ou fonctionnels effectués par les auteurs en fonction des us et coutumes de leur époque » (Ferrier 2011 : 358). Par tradition, la sexualité est volontiers perçue du côté masculin et choque plus volontiers si elle est décrite d'un point de vue féminin. Pour le personnage de l'adolescente, la sexualité devient un enjeu. Une sexualité féminine affirmée ou revendiquée trop clairement peut vite faire basculer l'adolescente vers le hors norme.

Dans la littérature pour adolescents des pays scandinaves, la sexualité est largement présente. En effet, peu de tabous existent dans la littérature de jeunesse suédoise et dès la seconde guerre mondiale, une pédagogie plus libre de l'enfance s'impose largement, où l'adulte se doit d'expliquer à l'enfant le monde tel qu'il est pour mieux l'y préparer. En France, une écriture proposant une description moins prude de la sexualité a pris plus de temps à s'établir parce qu'elle est fortement liée aux normes sociétales. L'affirmation sans tabous de sa sexualité est une conséquence logique d'une masculinisation du comportement. La chercheuse suédoise Lena Kåreland constate que, dans les romans suédois pour adolescents, il y a « *de plus en plus d'adolescentes au comportement dur et de garçons sensibles* » (Johansson-Hjortvid 2009)[6]. On observe ainsi un renversement de la norme où le durcissement des comportements se traduit par une affirmation parfois extrême de la sexualité féminine. L'affirmation d'une autonomie et d'un désir sexuels éloignent les adolescentes d'une féminité socialement

5 Roman aussi publié en France en 1964 par Hachette, dans la collection de la Bibliothèque verte, sous le titre *Anne et le bonheur*.

6 Voir également l'article de Jarl Ireman, A. (2017) « Fille ou garçon – est-ce si important ? Vers une extension des normes sexuées dans la littérature de jeunesse scandinave ».

« respectable[7] » et marquent une nette évolution et distanciation par rapport à une image traditionnelle de « bonne petite fille » où les genres jouent leur rôle bien défini : les garçons aux traits masculins, volontiers un peu durs, parfois sentimentaux et les filles douces à la sexualité prude et discrète. Ce glissement des normes fait basculer ces nouvelles adolescentes dans la catégorie des « mauvaises filles », mais la question se pose de savoir si s'écarter d'une norme par volonté de s'affirmer, au même titre que les garçons, suffit pour être « mauvaises » ? N'est- ce pas au contraire le principe qui rend possible la modernité ? La sexualité reste un sujet sensible et difficile à aborder en littérature de jeunesse. Le chercheur Gilles Béhotéguy constate en effet que dans la production pour la jeunesse jusqu'aux années 1970, les personnages sont des enfants raisonnables « *débarrassés de toute énergie pulsionnelle* » (Béhotéguy 2010).

Comme un garçon, l'adolescente est aussi pleine de désir et il n'est pas rare que les auteurs (homme ou femme) décrivent, sans porter de jugement moral, des adolescentes qui vivent pleinement et librement leur sexualité, aussi ardente que celle des garçons. En 2012 par exemple, paraît en Suède le volume au titre explicite *Het* [*Chaud(e)*] rassemblant les nouvelles de dix auteur.e.s suédois.e.s dont les protagonistes, principalement adolescentes, n'hésitent pas à avoir des relations sexuelles pour leur propre plaisir et sous des formes variées, hétéro- ou homosexuelles. Par exemple, l'une d'elles reçoit « *un sms de Sandra Rydell* » proposant explicitement « *un truc à trois ?* » (p.140). Dans le remarquable et remarqué prix August (équivalent suédois du Prix Goncourt en France) pour la jeunesse de 2015, le roman de Jessica Schiefauer *När hundarna kommer* [Quand les chiens arrivent], évoque Ester, adolescente de quinze ans, faisant l'amour avec Isak pour la première fois : « *Les orgasmes ne sont pas nouveaux pour Ester. Au contraire, elle en a eu des quantités. Un doigt dans la culotte et une fantaisie derrière les paupières, d'habitude, cela ne prend pas trop de temps. Mais cette nuit, sur un matelas mousse dans une tente à deux places, Ester a son premier orgasme avec une autre personne. Ce n'est pas comme elle se l'était imaginé. Ce n'est pas*

7 Le terme "respectable" « *ne comprend pas uniquement une sexualité hétérosexuelle passive, profondément dirigée vers le mariage. Même la façon de s'habiller, de parler, les habitudes alimentaires, le sport, les goûts, l'éducation, la culture de consommation, en quelque sorte tout ce qui augmente le capital culturel, font les femmes plus respectables* » (notre traduction, GANETZ. 2008 : 97).

dans elle que cela se passe, ça ne vient pas de l'intérieur. C'est la pression qui provient du corps d'Isak, ses hanches qui roulent contre elle, une sensation qui circule en elle de plus en plus fort. Sa peau qui la touche encore et encore, mais aussi cette formidable sensation qu'il ne la touche pas : peau chaude, air tiède, peau chaude, air tiède – et quand l'orgasme arrive, elle entoure son dos de ses bras et s'accroche à lui, elle presse son bassin contre lui jusqu'à ce que la crampe décroisse. » (notre traduction : 71)

Violence, délinquance et criminalité comme révolte sociale

La transgression du genre passe également par une violence des comportements qui fait littéralement exploser l'image d'une féminité douce, liée, peut-être, à une vieille conception patriarcale. La littérature contemporaine pour adolescents hésite de moins en moins à mettre en scène une violence féminine, tant en France que dans les pays scandinaves. Dans cette perspective, les romans pour adolescents scandinaves et notamment suédois, héritiers d'une longue tradition éducative plaçant l'enfant à l'égal de l'adulte, demeurent fidèles à leur réputation libertaire – voire sulfureuse pour certains. Dans un genre réaliste, la violence de l'adolescente sera plus choquante parce que plus voyante. Le « respect du lecteur » (Delbrassine, 2006 : 271), c'est-à-dire des stratégies littéraires mises en place par l'auteur dans le but de protéger le lecteur, par exemple face à un sujet sensible, se fait plus discret. L'adolescente dont le comportement se fait trop masculin et trop indépendant heurte un peu plus facilement le lecteur. La violence féminine, pour être plus supportable, est alors volontiers associée à la délinquance, à la banlieue ou à la folie. Elle s'explique par une cause sociale (milieu familial instable, parents défaillants, drogues, quartier, etc.). La jeune héroïne va vivre dans une famille dysfonctionnelle ou évoluer dans une classe de lycée impitoyable qui va la forcer à user de violence. Dans *La révolte d'Eva* (2015) d'Elise Fontenaille, Eva commet un parricide pour échapper à l'enfer ultra violent que son père lui fait subir : « *il était fier, j'étais sa préférée, je le savais, c'est pour ça qu'il me cognait tellement, c'est à ça que servent les enfants* » (p.9). Il n'est pas rare de trouver des romans où la jeune héroïne a une vie difficile dans une société ou une famille qui dysfonctionnent : misère sociale, parents violents, alcooliques, mères en butte à de graves problèmes psychiatriques. Donner une explication sociologique à la violence féminine, l'associer à des phénomènes de folie ou de délinquance

permet, sinon de rassurer, du moins de lui donner un sens. Dans des romans comme *Des barreaux pleins les yeux* (Cantin 2000), *Un pacte avec le diable* (Lenain 2001) ou plus récemment *Délinquante* (Pouchain 2011), les adolescentes adoptent une attitude violente par passion pour un garçon. L'adolescente estime avoir le droit (et même le devoir) de se révolter contre le monde, cause de son mal être. Cette image de l'adolescente, même si elle est parfois discutée, semble devenir une nouvelle norme par la place qu'elle occupe dans la littérature contemporaine pour adolescents. L'adolescente peut se montrer aussi violente qu'un garçon pour se faire reconnaître et affirmer sa place. Mais cette violence se trouve justifiée – ou tout du moins expliquée – parce que l'adolescente se trouve finalement en position de victime des dysfonctionnements de la société. Le passage à la violence marque une rupture dans la recherche d'affirmation d'un *pouvoir de la fille*. La volonté de domination féminine (justifiée par la volonté de prendre sa place et son indépendance dans la société), jusqu'alors symbolique, est alors concrétisée par un passage à l'acte physique qui fait basculer l'adolescente dans la criminalité – un domaine qui reste traditionnellement, tant sociologiquement, historiquement que littérairement, réservé au monde masculin.

En France, la violence dans les romans pour adolescents fait de plus en plus souvent l'objet d'articles critiques qui affirment qu'elle est devenue un « thème banal » (*Lecture Jeune*, 2008) car les « *tueries, viols, agressions, actes sadiques sont décrits à profusion dans des titres appartenant à des collections destinées aux adolescents* » (Virole, 2011 : 25). Pourtant, cette affirmation est à nuancer chez les auteurs français de romans réalistes : l'adolescente comme actrice de la violence physique reste encore un personnage relativement marginal parce que la violence féminine paraît plus perturbante que la violence masculine. Lorsqu'il y a présence de la violence comme dans le roman d'Antoine Dole, *Je reviens de mourir,* ou encore celui de Jean Molla, *Djamila*, pour ne citer qu'eux, c'est l'adolescente qui la subit et non qui l'inflige. Au vu de leur réception, c'est bien la violence en tant que telle qui dérange. En Suède, de nombreux romans traitent également régulièrement de la violence sexuelle subie par les adolescentes, comme dans le roman de Christina Wahldén *Kort kjol* [Jupe-courte] (1999), ou encore dans un roman récent *Gudarna* (2016) [Les dieux] d'Elin Cullhed qui s'ouvre une scène dure et crue où Lilly, la protagoniste, se fait violer par son petit-ami.

Le cas de la dystopie ou l'autorisation d'être une rebelle violente

Si l'adolescente est aujourd'hui plus forte et plus indépendante, et ce à travers l'ensemble des genres littéraires, c'est particulièrement dans la *fantasy* ou dans les dystopies que le portrait de l'adolescente rebelle et de sa violence s'épanouit aujourd'hui pleinement. Il convient alors de s'arrêter un instant sur ce genre qui permet non seulement de valoriser un aspect combatif et masculin de l'adolescente mais aussi, et surtout, de le faire accepter plus facilement. C'est du côté anglo-saxon, qui influence de manière significative la littérature de jeunesse suédoise, que l'on trouve sans doute l'exemple le plus caractéristique (et le plus commercial) : la trilogie de Suzanne Collins, *Hunger Games* (2009). Pour survivre dans une société ultra violente dans laquelle l'état lui-même (le monde des adultes) met en scène des jeux barbares où des adolescents doivent s'affronter jusqu'à la mort, Katniss Everdeen adopte un comportement de guerrière et de chasseresse. Au-delà de pratiques typiquement masculines – elle chasse et subvient aux besoins de sa mère et de sa sœur en vendant notamment les produits de sa chasse au marché noir, un milieu de criminalité à haute dominance masculine – Katniss doit user de violence pour survivre mais aussi pour s'imposer dans son rôle involontaire de chef. La violence devient un composant nécessaire de la mauvaise fille. On retrouve le même type d'adolescente devant user de violence dans *Divergente* (2011) de Véronica Roth avec le personnage de Tris qui évolue dans un monde où il ne reste plus qu'une poignée d'habitants. La violence de *Hunger Games* naît d'un monde où les adultes flanchent, trompent, sont lâches, un monde sans pitié dans lequel Katniss survit justement parce qu'elle a assez de force en elle. La violence dans le genre dystopique, comme dans le genre historique, reste une violence qui interpelle mais qui permet le « respect du lecteur » (Delbrassine 2006 : 271) par une mise à distance évidente, ce qui rend cette violence pour ainsi dire acceptable pour le lecteur adulte. La violence féminine y devient légitime, comme une réponse mimétique et nécessaire à la violence du monde totalitaire, cruel et criminel instauré par les adultes.

De la *mauvaise fille* à la *fille mauvaise*

En Suède, dans les romans réalistes de la toute fin des années 1990, il est possible de voir timidement d'abord puis plus sûrement émerger une autre adolescente exerçant une forme de violence bien particulière, une *violence gratuite*, dépassant la notion de révolte du sexe. Cette adolescente suédoise devient « inquiétante » puisque menaçante physiquement. Ce glissement est perceptible à travers la sexualité et le phénomène de la violence gratuite.

Sexualité et violence

Nous l'avons évoqué plus haut, les adolescentes des romans réalistes suédois assument leur sexualité de manière décomplexée, pratiquant la masturbation, tout comme un garçon pourrait le faire. Il existe une volonté de banaliser, de normaliser par la description, un désir féminin qui est aussi fort que le désir masculin. La sexualité n'est plus attachée à une convention qui voudrait que la femme enfouisse ce désir au plus profond d'elle par peur de se faire passer pour une mauvaise fille, une folle, une hystérique voire une « salope ». L'adolescente n'est plus jugée pour son désir, pour sa rupture de normes. Il n'est pas rare non plus de croiser une amitié chargée d'érotisme entre deux adolescentes. Dans *Brännhett, en roman om våld och vänskap* [Brûlant(e)s, un roman sur la violence et l'amitié] de Malin Isaksson (2007), les deux héroïnes Linda et Gisela entretiennent une relation d'amitié très érotisée. À la fin, Gisela ne contrôle plus la violence de son désir pour Linda (ni elle-même) et la viole. Est-ce à ce moment que la *mauvaise fille* dérape en *fille mauvaise* ? Les frontières sont franchies et laissent place à une forme de perversité, un pouvoir qui se transforme en domination comme à la fin de ce chapitre :

« Maintenant tu vas m'embrasser, dit-elle.
- Linda se tord sous elle.
- Parce que je l'ai décidé, chuchote Gisela. » (Isaksson 2007 : 164-165)

Il n'est pas anodin que le roman s'ouvre sur le personnage de Linda qui est prisonnière d'un incendie qui envahit son lycée. Il s'est propagé dans tout le bâtiment et la chaleur est si envahissante que le feu semble la pénétrer : « *Peut-être que mon cerveau a déjà eu le temps d'être détraqué par la chaleur brûlante, pense-t-elle* » (p. 2). La métaphore du feu qui brûle en elle et en Gisela, sa compagne de violence, est filée tout au long du roman.

De la *mauvaise fille* à *la fille mauvaise*

Le phénomène de la violence permet la mise en lumière d'un nouvel aspect de l'adolescente contemporaine qui est en train d'émerger dans la littérature scandinave, mais qui n'a pas encore sa place dans la littérature française pour adolescents. Depuis la fin des années 1990, les romans scandinaves, notamment suédois, n'hésitent pas à rester dans l'hyperréalisme du quotidien et de la « normalité » pour mettre en scène une violence qui interroge fortement parce qu'elle semble avoir perdu de son sens, une *violence gratuite*. Les personnages féminins n'hésitent pas à user de cette violence et vont parfois même jusqu'à la rechercher, provoquant chez le lecteur un sentiment d'inquiétude. Quelles formes prend cette « inquiétante adolescente » qui achève de détruire le mythe de l'innocence de l'enfance – déjà entamé depuis le célèbre *Sa Majesté des Mouches* de Golding (1954) ? L'adolescente suédoise n'a même plus besoin d'invoquer la révolte pour justifier sa violence.

Même si les romans suédois pour adolescents sont peu nombreux en France, leur réception est problématique : la critique les remarque notamment pour la dureté des sujets choisis. Ces romans suédois sont souvent applaudis pour leurs qualités littéraires mais interpellent aussi par leur manière de traiter des sujets sensibles qui va souvent plus loin que celle des romans français. Leur réception leur confère une place bien particulière dans le champ de la littérature de jeunesse française (Alfvén 2016). Entre 2000 et 2014, une dizaine de romans réalistes d'auteurs suédois sont parus en France (sur en moyenne 130 romans suédois pour adolescents publiés par an en Suède[8]). Deux d'entre eux, *Faire le mort* (2004) de Stefan Casta et *Quand les trains passent* (2007) de Malin Lindroth mettent en scène des adolescentes qui usent de violence gratuite. *Faire le mort* raconte l'histoire d'un groupe de lycéens qui décident un jour d'aller en expédition en forêt observer les coqs de bruyère. L'expédition se termine par la tentative de meurtre de l'un d'eux, Kim, tabassé par le groupe et laissé pour mort dans la forêt. Dans ce groupe, Pia-Maria tient une place particulière. C'est une adolescente violente qui pourtant vit dans une ville de taille moyenne, va dans un lycée de classe moyenne, vit avec sa mère (qui semble fatiguée, mais responsable) et évolue dans une bande d'amis qui appartiennent eux-

8 Voir le site de l'Institut suédois du livre de jeunesse qui présente notamment des statistiques annuelles sur l'ensemble des publications en littérature de jeunesse en Suède : http://www.sbi.kb.se/sv/Bokprovning/Statistik/

aussi à la classe moyenne avec des familles en apparence fonctionnelles, sans problèmes d'argent particuliers. Pourtant, Pia-Maria (PM) n'hésite pas à frapper une fille qu'elle ne connaît pas dans un Mac Donald. Sans raison particulière, elle se lève, se dirige vers elle et sa violence se déchaîne :

« *Pia-Maria l'a interrompue.*

« *Tu te prends pour qui, putain !* »

Et elle l'a frappée. La fille ne s'y attendait absolument pas. PM l'a frappée en plein visage, avec la paume, pas avec le poing. La claque a résonné dans toute la salle. Puis PM lui a tourné le dos et est revenue à notre table. Les gens à proximité avaient suivi la scène. Ils regardaient PM et notre groupe en faisant des commentaires entre eux, mais sans intervenir. La fille rousse n'a pas bougé, elle s'est caché le visage dans les mains. Je crois qu'elle pleurait. Mais à part ça, on aurait dit que rien ne s'était passé. » (Casta, 2004 :90)

Pia-Maria revêt ici un aspect monstrueux, en frappant sans raison apparente, elle brise une harmonie et incarne dans son geste la sauvagerie incontrôlable. Ce sera d'ailleurs elle qui, dans la scène finale, tiendra le couteau qui lacère Kim.

Dans *Quand les trains passent* (2007) de Malin Lindroth, la narratrice adulte livre un terrible secret datant de ses années de lycée où elle a assisté au viol de Suzy P. (une de ses camarades de classe) et l'a même encouragé par son absence de réaction et la violence de ses propos. La narratrice exprime régulièrement son désir de violence contre Suzy : « *C'est devenu tout noir dans ma tête, mon seul problème, c'était elle. (...) Je voulais la gifler. Lui foutre un coup sur la gueule. C'était pas loin.* » (Lindroth 2007 : 40-42). Le viol est initié par Johnny, le petit ami de la narratrice, faisant doublement violence à Suzy. Fait remarquable, comme dans l'exemple précédent, la narratrice ne semble pas avoir de problèmes particuliers comme par exemple une mère alcoolique, un père violent, une consommation de drogue ou d'alcool, mais elle semble au contraire venir d'un milieu situé dans la « norme ». Contrairement aux romans français, ces deux romans traduits en français montrent une autre sorte de violence qu'une violence contre une norme sociale ou sexuée. Cette violence est d'autant plus révoltante qu'elle est en partie générée par des filles *dans la norme* imposée par la société alors que nous avons évoqué plus tôt que la mauvaise fille est un personnage qui s'éloigne de la norme par un comportement masculinisé et par sa volonté de pouvoir agir – éloignement qui la fait passer dans la

catégorie des rebelles voire des criminelles. À travers la violence, ces deux romans suédois montrent une perceptible évolution de la mauvaise fille.

Ces deux romans suédois traduits en français ne sont qu'un échantillon de ce qui est publié en Suède. En effet, il n'est pas rare de rencontrer une adolescente usant de cette violence gratuite dans les romans suédois réalistes. L'exemple le plus frappant est le roman de Malin Isaksson *Brännhett, en roman om våld och vänskap* [Brûlant/Chaudement, un roman sur la violence et l'amitié] publié en 2007. Le titre peut faire allusion à la violence intérieure qui anime les deux adolescentes, personnages principaux, au brasier final mais aussi à leur sexualité homosexuelle latente. [Brûlant] raconte l'histoire de Linda, une adolescente d'à peine quinze ans qui vit dans la banlieue stockholmoise avec ses parents. Elle est en recherche d'un groupe d'amies mais les filles qu'elle rencontre sont assez impitoyables entre elles : elles n'hésitent pas à persécuter d'autres filles totalement inconnues d'elles. Une scène au début du roman est assez marquante : Linda et trois autres de ses amies sont dans la chambre de Linda et elles décident soudain de prendre le catalogue de photos de l'école et de choisir une victime au hasard. Elles lui téléphonent, l'insultent en la dénigrant, puis elles raccrochent rapidement. Linda ne parle pas au téléphone mais elle assiste à la scène sans l'interrompre ou poser de jugement, le ton est donné. Elle finit par rencontrer Gisela, une autre adolescente du même âge, aux cheveux et aux vêtements noirs, et elle a alors le pressentiment que tout va changer, que quelque chose de nouveau va arriver : « *Peut-être que tout va peut-être même exploser* » (Isaksson, 2007 : 46). Linda se « masculinise » par une attitude violente pour suivre Gisela. Les deux comparses n'hésitent pas à se battre et à chercher les extrêmes sans raison précise, là encore l'image du feu et de l'explosion ressurgit :

« *- Tu n'as pas envie parfois ? demande Gisela et elle regarde Linda droit dans les yeux.*

- De quoi ? demande Linda.

- De mettre le feu à tout, répond Gisela et ses yeux luisent dans le noir. Ou bien as-tu trop peur ?

- Non, murmure Linda.

- Montre-le, dit Gisela. » (Isaksson, 2007, notre traduction)

Linda choisit de pratiquer la boxe comme un sport de combat, un sport officiel légitime, accepté par la société, qui lui permet d'extérioriser sa colère et sa frustration sur un ring (ce qui la sauvera sans doute d'un destin où elle aurait sombré dans la violence) mais Gisela persiste dans son comportement violent, elle finit par mettre le feu à leur lycée et périt dans l'incendie en se jetant volontairement dans les flammes.

Gisela exerce un pouvoir sur les autres par la peur qu'elle inspire. Il n'en reste pas moins que l'adolescente se cherche à travers une nouvelle forme de féminité et des actes gratuits. Cette nouvelle adolescente inquiétante par la gratuité de ses gestes existe également au Danemark avec par exemple le dernier roman de Janne Teller *Allt som är* (2013) [Tout ce qui est] qui s'ouvre sur un interrogatoire entre un policier et un.e adolescent.e (le doute est sciemment laissé sur le sexe du personnage interrogé). Cet entretien révèle la perte du motif de l'acte violent et l'incompréhension de l'adulte représentant de l'ordre :

« - Pourquoi j'ai fait quoi ?
- Fait ça… ?
- Les réverbères brillaient.
- Ce n'est pas pour ça que tu as fait cela ?
- Quoi donc ?
- C'est…
- Pour sortir faire un tour ?
- Tu sais…
- Tu voudrais bien savoir pourquoi… ?
- Ce n'est pas quelque chose que tu as fait spontanément ?
- Quoi, spontanément ?
- Je veux dire, il devait bien y avoir une raison ?
- Une raison… ? »

Nous dépassons la lutte pour une égalité des sexes, puisque ce processus est déjà bien entamé particulièrement depuis les années 1970[9], et assistons plutôt à une véritable focalisation sur soi et sur son développement personnel : les personnages féminins s'appliquent à montrer ce dont elles sont capables non pas en comparaison avec les garçons mais en fonction de leurs propres capacités. Elles sont décidées,

9 Dans les années 1970 en Suède, le rôle traditionnel imposé au personnage masculin commence à être remis en cause explique Vivi Edström dans son livre *Värderingar i ungdomslitteraturen*. (1984), Stockholm : Liber Förlag.

violentes et laissent libre cours à leurs pulsions qui peuvent les conduire à tuer, à incendier pour exprimer peut-être leur moi profond mais pas dans l'optique d'un engagement politique ou social.

Un contexte suédois permettant l'émergence de l'inquiétante adolescente

Par tradition, les romans suédois pour adolescents n'hésitent pas à parler de sujets sensibles, graves et sensibles, toujours dans l'optique de dire à l'adolescent le monde tel qu'il est afin de mieux s'en protéger, ce qu'exprime l'écrivaine suédoise Annika Thor par ces mots : « Quiconque souhaite créer la paix doit d'abord comprendre la cruauté » (Fjeldberg, 2008 : 36). La conception suédoise, mais aussi plus largement scandinave, de l'enfance met en avant une grande confiance en l'adolescent en le plaçant dans une position de lecteur capable de réfléchir au texte qu'il lit. Les valeurs que la littérature de jeunesse suédoise diffuse sont ainsi intimement liées à la conception des relations entre les adultes et les adolescents. En Suède comme en France, le livre de jeunesse a longtemps été étroitement associé à une visée didactique plus ou moins explicite. C'est cette conception qui domine l'histoire de la littérature de jeunesse, mais dont la Suède s'est détachée plus tôt que la France, par ses lois de scolarité obligatoire pour les garçons et les filles (votées dès 1842), de protection de l'enfance influencée par les idées d'Ellen Key (avec la parution de son livre *Barnetsårhundrade* [l'enfant du siècle] en 1900) jusqu'à l'interdiction de sévices corporels (dont la fessée) votée en 1979[10]. Subissant également l'influence des romans anglo-saxons, tant pour son réalisme que sa *fantasy*, la littérature de jeunesse suédoise foisonne de personnages forts notamment féminins qui font s'interroger sur la société dont ils sont issus. Le personnage le plus parlant et sans doute le plus connu à l'étranger est Fifi Brindacier d'Astrid Lindgren, créée dès 1945. L'ère d'une littérature qui se veut didactique est aujourd'hui bien révolue en Suède comme le constate la chercheuse suédoise Lena Kåreland : « Le but éducatif, qui était autrefois dominant, a fait que les livres pour la jeunesse n'était pas toujours perçus comme particulièrement

10 La Suède est le premier pays au monde à voter une telle loi qui est maintenant votée dans 43 pays. Cette loi est sans doute l'aboutissement d'un long processus déjà amorcé officiellement par le vote d'une loi dans les années 1950 où les instituteurs et professeurs se voient interdire l'usage de la violence contre leurs élèves.

passionnants, emballants ou amusants. Les livres n'étaient pas alors adaptés aux envies du lecteur comme ils le sont actuellement. (…) Les livres de jeunesse contemporains sont de plus en plus libérés du carcan éducatif dans lequel ils ont si longtemps été piégés. » (Kåreland, 2008 :1).

Les romans pour adolescents suédois des années 2000, nourris de ce long débat sociétal autour du statut de l'enfant, s'inscrivent dans la lignée des romans des années 1990 qui usent de ce que la chercheuse suédoise Sonja Svensson qualifie de « phobie de l'idylle ». Selon elle, la phobie de l'idylle « vient de la forte inclination de notre littérature contemporaine pour adolescents à rechercher le noir, la violence, l'extrême et le tragique – en bref, à éviter l'idylle et le banal du quotidien » (Svensson, 1995 : 18, notre trad.). Selon elle, les écrivains suédois pour adolescents des années 1990 se sont fait une spécialité d'explorer ce qu'il y a de plus noir et de plus grave dans les sujets et n'hésitent donc pas à aborder des sujets sensibles dans un genre réaliste. Les romans des années 2000 continuent à se nourrir et à exploiter cette phobie de l'idylle. Par exemple *Bryta om* (2007) [Rupture] de la suédoise Åsa Anderberg Strollo, raconte sans détours comment Minna, jeune adolescente de quinze ans, tente de trouver un équilibre malgré une mère atteinte de graves problèmes psychiatriques qui l'oblige à vivre dans la rue. La phobie de l'idylle permet alors de traiter d'une autre violence, qui, ne pouvant parfois s'exprimer, se retourne contre l'adolescente elle-même. Dans *Decembergatans hungriga andar* (2009) [Les âmes affamées de la rue de Décembre], Ulrika Lidbo n'hésite pas à se mettre dans la tête de Jenny, adolescente qui sombre dans une anorexie sévère ; *Miriam om natten* [Myriam la nuit] (2014) de Maria Nygren soulève le grave problème du suicide. Une majorité des auteurs suédois contemporains pour adolescents ont une nette tendance à préférer les sujets graves[11]. Il n'est donc pas nécessaire de planter le décor dans une banlieue sinistre où la délinquance domine.

Il est intéressant de voir qu'autrefois, pour faire face à cette violence incompréhensible, une réponse du monde des adultes aurait été de catégoriser ces adolescentes comme folles. La psychiatrie ayant en effet

11 Selon un entretien de mars 2016 avec Åsa Bergström, agent littéraire jeunesse de la maison d'édition Norstedts.

souvent été un recours contre ces déviances à une norme[12]. La folie soulage parce qu'elle est un moyen d'expliquer ces choix brutaux et justifie l'exclusion. Dans les romans suédois d'aujourd'hui, la rupture des normes que symbolise la mauvaise fille n'est pas condamnée par la société. Cette dernière ne l'enferme pas dans l'excuse de la folie mais la constate simplement. Parler de cette violence interroge bien sûr mais ne provoque pas la critique. Au contraire, la critique salue ces romans tout en soulignant la difficulté du sujet mais sans jamais condamner. En France, la littérature de jeunesse suédoise peut susciter des réserves de la part des éditeurs et prescripteurs de la littérature de jeunesse. Lorsque *Quand les trains passent* de Malin Lindroth parait en France en 2007, le court roman qui se concentre sur l'histoire d'un viol, contribue au réveil d'un vieux débat médiatique sur ce qu'il est permis de d'écrire ou non en littérature de jeunesse. Mais cela va encore plus loin, la Commission de surveillance et de contrôle des publications destinées à l'enfance et à l'adolescence, organe étatique dépendant du ministère de la justice, envoie une lettre de « recommandation » à l'éditeur Thierry Magnier, lui demandant tout simplement de rendre le livre moins accessible aux adolescents et moins attrayant (Delbrassine, 2008 :10 & Alfvén, 2016 :143-145). Au vu de la réception française de cette littérature et notamment de *Quand les trains passent* de Malin Lindroth, il est certain qu'un roman comme *Brännhett* provoquerait une certaine résistance et c'est sans doute la raison pour laquelle il n'est pas (encore) traduit.

Une exportation lente mais visible de la mauvaise fille

Le contexte suédois, mais c'est aussi valable pour l'ensemble des pays scandinaves, permet donc à l'adolescente violente, avec ou sans raison, de prendre sa place dans les romans. Mais ces mauvaises filles de l'extrême sont inquiétantes parce qu'elles illustrent un mal qui n'est ni social, ni politique, ni économique, mais un mal intrinsèque, ontologique. Elles dérangent et sont inquiétantes parce que la société ne propose pas de solution pour enrayer leur violence si difficile à

12 Les chercheurs en histoire Véronique Blanchard et David Niget montrent dans leur ouvrage *Mauvaises Filles* (2016) que dès le milieu du XIXe siècle et encore jusqu'à nos jours, le recours à la psychiatrie est très courant dès qu'une jeune fille s'éloigne des normes sociétales du moment et que la société ou l'entourage ne peut plus la contrôler.

contrôler. La publication de tels romans réalistes en France, qui n'a pas le même terreau historique que la Suède autour de la conception de l'enfant, reste aujourd'hui difficile. Pourtant, ne peut-on observer de premiers signes de changement ? Clémentine Beauvais publie en 2012 *La Pouilleuse* aux éditions Sarbacane. Ce court roman se base sur la violence de tout un groupe de jeunes lycéens des « jolis quartiers de Paris » qui se déchaîne contre une petite fille rencontrée au hasard des rues. L'une des pires du groupe est justement une adolescente qui tend à se montrer la plus sadique à l'égard de la petite fille. Dans un autre genre, celui du *road-movie*, le roman *Adieu la chair* (2007) de Julia Kino met en scène dans un cadre réaliste un groupe d'adolescents désœuvrés qui un jour, par pur hasard ou par envie, tue un passant dans un parc. Ce meurtre marque le début d'une longue série de meurtres gratuits que les protagonistes, garçons et filles, appellent leur « carnaval ». La présence, certes encore timide, d'adolescentes meurtrières ou violentes sans motif apparent chez les auteurs français, ainsi que l'importation de romans suédois sur la même problématique, montre qu'une évolution tant littéraire que sociétale est en train de se produire.

Pour conclure, nous avons cherché à montrer dans une perspective comparative que l'évolution de l'adolescente révèle un basculement de la *mauvaise fille* à la *fille mauvaise.* En d'autres termes, on passe de la *mauvaise fille*, qui pour s'émanciper et s'affirmer dans la société acquiert un comportement masculin à une *adolescente inquiétante* qui ne revendique plus rien dans l'usage de sa violence et de son comportement masculin. Les romans réalistes suédois proposent ainsi une définition de la mauvaise fille très sombre à la sexualité crue et exerçant une violence gratuite. Ce portrait, même s'il est encore relativement marginal, dans la littérature de jeunesse suédoise, a pris sa place et s'exporte subrepticement par le biais des transferts. « *Le roman de jeunesse réagit de manière notable aux profondes mutations sociales qui s'opèrent dans le contexte contemporain* » affirme Kodjo Attipkoé (2008 : 22). Quelles mutations sociales, tant en Suède qu'en France, reflète ce nouveau personnage ? À travers le personnage d'une adolescente inquiétante, les romans suédois pour adolescents nous mettraient-ils face à une question fondamentale sur ce que la violence fait de nous ? La violence nous fait-elle perdre notre humanité ? Dans *Faire le Mort*, le personnage de Pia-Maria est monstrueux par sa violence, et c'est bien à

cela que la violence touche : à la démesure, à la recherche de l'excès par rapport aux normes sociales et qui rend toute communication avec l'autre impossible. La violence confère un pouvoir indéniable à cette figure féminine monstrueuse. Comme le souligne René Girard à propos d'*Oedipe roi* : « ce n'est pas parce que Laïos est père qu'il est violent, c'est parce qu'il est violent qu'il passe pour le père et pour le roi » (Girard 1972 : 215). La présence de la figure de la fille mauvaise est nécessaire parce qu'elle préserve l'ordre d'un groupe ou la cohérence sociale par le sacrifice d'une victime (Girard, 1972)[13]. La violence joue donc un rôle fondamental que les Suédois n'hésitent pas à mettre en scène, sans tabous. L'adolescente suédoise remet ainsi largement en cause le canon littéraire du personnage de la jeune fille et l'on peut alors se demander ce qu'annoncent ces mauvaises filles d'aujourd'hui pour les filles de demain. Les adolescentes suédoises tiennent ici un rôle innovateur et mettent en relief un fondement de l'être : le Mal (Bataille, 1957 : 24).

13 Nous ne pouvons développer ici plus largement les idées de René Girard sur la violence, mais nous référons à Alfven 2016 : 77-93

Références bibliographiques

AUDREN. (2015). *Wild Girl*. Paris : Albin Michel jeunesse.

BEAUVAIS, C. (2012). *La pouilleuse*. Paris : Sarbacane.

CANTIN, M. (2000). *Des barreaux plein les yeux*. Paris : Thierry Magnier.

CASTA, S. (2004). *Faire le mort*. Paris : Thierry Magnier.

Collectif de dix auteurs (2012). *Het*. Stockholm: Gilla Böcker.

COLLINS, S. (2009). *Hunger Games*. Paris : Pocket jeunesse.

CULLHED, E. (2016). *Gudarna*. Stockholm : Natur & Kultur.

DOLE, A. (2008). *Je reviens de mourir*. Paris : Sarbacane.

ISAKSSON, M. (2007). *Brännhett. En roman om våld och vänskap*. Stockholm : Bonnier Carlsen.

KINO, J. (2007). *Adieu la chair*. Sarbacane, coll. Exprim.

LINDROTH, M. (2007). *Quand les trains passent*. Arles : Actes Sud junior.

ROTH, V. (2011). *Divergente*. Paris : Nathan.

SCHIEFAUER, J. (2015). *När hundarna kommer*. Stockholm : Bonnier Carlsen.

TELLER, J. (2014). *Allt som är*. Stockholm : Lilla Piratförlaget.

WAHLDÉN, C. (1999). *Kort kjol*. Stockholm : Rabén & Sjögren.

Ouvrages cités ou consultés

ALFVÉN, V. (2016). *Violence gratuite et adolescents-bourreaux. Réception, traduction et enjeux de deux romans suédois pour adolescents, en France, au début des années 2000*. Forskningsrapporter : 55, Stockholm : Stockholm University.

ATTIKPOÉ, K. (2008). *L'inscription du social dans le roman contemporain pour la jeunesse*. Paris : L'Harmattan.

BATAILLE, G. (1957). *La littérature et le mal*. Paris : Gallimard, coll. Folio Essais.

BÉHOTÉGUY, G. (2010). *Le roman pour la jeunesse : roman miroir, miroir de la littérature.* ESPE Aquitaine – Université Montesquieu – Bordeaux IV. "Les genres de la littérature de jeunesse ». Conférence disponible en ligne sur : http://www.dailymotion.com/video/xqztv4_le-roman-pour-la-jeunesse-roman-miroir-miroir-de-la-litterature_school (110min).

BLANCHARD, V., & NIGET, D. (2016). *Mauvaises filles. Incorrigibles et rebelles*. Paris : Textuel.

ELIADE, M. (1959). *Initiation, rites, sociétés secrètes. Naissances mystiques. Essai sur quelques types d'initiation*. Paris : Gallimard.

FERRIER, B. (2009). *Tout n'est pas littérature! La littérature à l'épreuve des romans pour la jeunesse*. Rennes : Presses universitaires de Rennes.

FJELDBERG, G. (2011). Le Roman contemporain norvégien pour enfants et adolescents. *Des prinçusses et des grands frères. Ingéniosité et inventivité de la littérature norvégienne pour la jeunesse*. Oslo : Ambassade royale de Norvège.

GANETZ, H. (2008). *Talangfabriken. Iscensättning av genus och sexualitet i svensk talang reality*. Uppsala : Uppsala universitet, Skrifter för Centrum för genusvetenskap.

GIRARD, R. (1972). *La Violence et le sacré*. Paris : Grasset.

JARL-IREMAN, A. (2017). Fille ou garçon – est-ce si important ? Vers une extension des normes sexuées dans la littérature de jeunesse scandinave. In Connan-Pintado, C. & Béhotéguy, G. (dir.), *Etre une fille, un garçon dans la littérature pour la jeunesse*. Bordeaux : Presses Universitaires de Bordeaux .

JOHANSSON-HJORTVID, I. (2009). "Debatten om genus har påverkat barnböckerna", *Västerviks Tidningen*, 9 janvier. Consultable sur : http://www.vt.se/nyheter/debatten-om-genus-har-paverkat-barnbockerna-4542707.aspx.

KÅRELAND, L. (2008). Barnlitteraturensutveckling i Sverige. *Litteraturbanken.se* URL: https://litteraturbanken.

se/presentationer/specialomraden/BarnlitteraturensUtvecklingISverige.html

LECTURE JEUNE. (2009). « Des romans violents ? ». Paris : Lecture jeunesse, numéro 128, décembre.

NILSON, M. (2013). *Teen noir: om mörkret i modern ungdomslitteratur*. Lund : BTJ förlag.

PERROT, M. (2016). Préface. BLANCHARD, V., & NIGET, D. *Mauvaises filles. Incorrigibles et rebelles*. Paris : Textuel, pp.7-9.

SVENSSON, S. (1995). ”Tankar kring några tendenser i 90-talets ungdomsbok”. *Abrakadabra*, oktober, pp. 18-26.

SÉRY, M. (2013). « Les héroïnes n'ont pas froid aux yeux. Trois romans pour adolescents à l'occasion du salon du livre de Montreuil ». *Le Monde*, Le Monde des Livres. 27.11.2013. Consultable en ligne sur : http://www.lemonde.fr/livres/article/2013/11/27/les-heroines-n-ont-pas-froid-aux-yeux_3521345_3260.html

VIROLE, B. (2011). *La Complexité de soi. Essai de psychologie*. Orsay : Charielle éditions.